jonathan

Coe

La vie très privée de Mr Sim

roman

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TESTAMENT À L'ANGLAISE
LA MAISON DU SOMMEIL
LES NAINS DE LA MORT
BIENVENUE AU CLUB
LE CERCLE FERMÉ
LA FEMME DE HASARD
LA PLUIE, AVANT QU'ELLE TOMBE

Aux Éditions du Rocher

UNE TOUCHE D'AMOUR (Folio n° 3975)

Aux Éditions Gremese

JAMES STEWART

Aux Cahiers du cinéma

HUMPHREY BOGART

Aux Éditions Pleins Feux

UN VÉRITABLE NATURALISME LITTÉRAIRE EST-IL POSSIBLE OU MÊME SOUHAITABLE ? (avec Will Self)

Aux Éditions Quidam

B.S. JOHNSON : HISTOIRE D'UN ÉLÉPHANT FOUGUEUX

Extrait de la publication

Du monde entier

JONATHAN COE

LA VIE TRÈS PRIVÉE DE Mr SIM

roman

Traduit de l'anglais
par Josée Kamoun

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

THE TERRIBLE PRIVACY OF MAXWELL SIM

© 2010 by Jonathan Coe.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Extrait de la publication

L'homme est un levier dont la longueur et la puissance ne sauraient être déterminées que par lui.

Donald Crowhurst,
cité dans *L'Étrange Voyage de Donald Crowhurst,*
de NICHOLAS TOMALIN et RON HALL

La géographie perd sa pertinence car il n'y a plus ni proche ni lointain, la gaine monétaire qui enserre le globe a détruit la géographie des distances.

ALASDAIR GRAY,
1982, Janine

Un jour je vais mourir et sur ma tombe on lira : « Ci-gît Reginald Iolanthe Perrin, qui ne connaissait pas le nom des fleurs et des arbres, mais qui savait le chiffre des ventes de crumble à la rhubarbe au Schleswig-Holstein. »

DAVID NOBBS,
The Fall and Rise of Reginald Perrin

Par les mots, elle nous offre ses révélations scandaleuses. Par les mots, elle nous fait don de sa terrible intimité.

JAMES WOOD,
dans un article du *Guardian* (18 avril 1992)
sur Toni Morrison

Extrait de la publication

UN VRP RETROUVÉ NU DANS SA VOITURE

La police de Grampian, qui patrouillait la portion de l'A93 bloquée par la neige entre Braemar et Spittal of Glenshee, jeudi soir, a repéré une voiture apparemment abandonnée sur le bas-côté, au pied même de la station de ski de Glenshee.

En s'approchant, les policiers ont découvert le chauffeur inconscient dans son véhicule. Les vêtements appartenant au quadragénaire presque nu étaient éparpillés à bord de la voiture. À côté de lui, sur le siège passager, se trouvaient deux bouteilles de whisky vides.

En inspectant le coffre de la voiture, les policiers ont vu le mystère s'épaissir ; il contenait en effet deux cartons renfermant 400 brosses à dents, ainsi qu'un grand sac-poubelle noir rempli de cartes postales d'Asie.

L'homme, qui souffrait d'une hypothermie grave, a dû être transporté par hélicoptère à la Royal Infirmary d'Aberdeen. Il a pu être identifié un peu plus tard comme Mr Maxwell Sim,

Extrait de la publication

âgé de 48 ans et domicilié à Watford, en Angleterre.

Mr Sim était un VRP employé en freelance par la société Guest, de Reading, spécialiste de produits d'hygiène bucco-dentaire écologiques. Cette société avait été mise en liquidation le matin même.

Désormais tout à fait rétabli, Mr Sim serait rentré chez lui à Watford. On ignore encore si la police a l'intention de le poursuivre pour conduite en état d'ébriété.

Aberdeenshire Press and Journal,
lundi 9 mars 2009

Extrait de la publication

SYDNEY-WATFORD

Extrait de la publication

I

Quand j'ai vu la Chinoise et sa fille qui jouaient aux cartes à leur table, au restaurant, avec en toile de fond les lumières miroitant sur les eaux du port de Sydney, je me suis mis à penser à Stuart, et à la raison pour laquelle il avait dû renoncer à conduire.

J'allais dire « mon ami Stuart », mais sans doute n'est-il plus mon ami. Il semblerait que j'aie ainsi perdu quantité d'amis ces dernières années. Non pas que je me sois fâché avec eux, nous avons simplement décidé de ne pas rester en contact. Car c'est bien d'une décision qu'il s'agit, d'une décision consciente : il n'est guère difficile de rester en contact avec les gens, de nos jours, ce ne sont pas les moyens qui manquent. Mais avec l'âge, je crois qu'il y a des amitiés qui paraissent de plus en plus superflues. On se prend à se demander : À quoi bon ? Et c'est là qu'on arrête.

Pour en revenir à Stuart et son problème au volant, il avait dû cesser de conduire parce qu'il était sujet à des bouffées d'angoisse. C'était un bon conducteur, prudent, consciencieux, il n'avait jamais eu d'accident. Mais de temps en temps, au volant, il lui venait des crises ;

petit à petit elles se sont aggravées, et rapprochées. Je me souviens du jour où il m'en a parlé pour la première fois ; c'était au déjeuner, à la cantine du grand magasin d'Ealing où nous avons été collègues un ou deux ans. Je me dis que je devais l'écouter d'une oreille distraite, parce que Caroline était à notre table, et qu'entre nous les choses prenaient un tour intéressant ; si bien que je n'avais pas la moindre envie d'entendre Stuart parler de ses phobies au volant. C'est sans doute pourquoi je n'y ai jamais repensé, jusqu'à ce moment, des années plus tard, au restaurant sur le port de Sydney, où tout m'est revenu. Si j'ai bonne mémoire, son problème était le suivant : alors que la plupart des gens qui regardent les voitures passer sur une route à grande circulation ne voient là qu'un système normal et fonctionnel, Stuart y percevait une série d'accidents évités de justesse. Il voyait les voitures se précipiter les unes contre les autres à toute vitesse pour se manquer de peu, phénomène qui se répétait sans cesse, à longueur de journée. « Toutes ces voitures qui frôlent l'accident, me disait-il, comment font les gens pour supporter ça ? » Cette perspective a fini par être au-dessus de ses forces, et il a dû cesser de conduire.

Pourquoi cette conversation me revenait-elle précisément ce soir-là ? On était le 14 février 2009. Le deuxième samedi de février, la Saint-Valentin, pour le cas où la chose vous aurait échappé. Les lumières miroitaient sur les eaux du port de Sydney derrière moi, et je dînais seul, mon père ayant pour toutes sortes de raisons bizarres qui lui appartenaient refusé de m'accompagner, alors même que c'était mon dernier soir en Australie et qu'à l'origine le seul but de mon voyage était de le

Extrait de la publication

voir pour reconstruire notre relation. En cet instant, d'ailleurs, je me sentais sans doute plus seul que jamais dans ma vie, et ce qui m'en avait fait prendre conscience, c'était le spectacle de cette Chinoise avec sa fille, en train de jouer aux cartes à leur table. Elles semblaient si heureuses en compagnie l'une de l'autre, il y avait une telle complicité entre elles. Elles ne parlaient pas beaucoup, et quand elles parlaient, c'était de leur partie de cartes, autant que je pouvais en juger. Mais peu importait, tout se passait dans leur regard, leur sourire, cette façon de rire tout le temps, de se pencher l'une vers l'autre. À côté d'elles, aucun des dîneurs n'avait l'air de profiter de l'instant. Certes, ils parlaient et riaient, eux aussi. Mais ils ne paraissaient pas absorbés les uns dans les autres comme la Chinoise et sa fille. Il y avait un couple assis en face de moi, et manifestement sorti « en amoureux » : le type n'arrêtait pas de regarder l'heure à sa montre, et la fille les textos de son mobile. Derrière moi se trouvait une famille de quatre personnes : les deux petits garçons jouaient sur leurs consoles Nintendo, et le mari et la femme ne s'étaient pas adressé la parole depuis dix minutes. À ma gauche, me cachant un peu le front de mer, un groupe de six amis : deux d'entre eux étaient lancés dans une grande discussion qui avait commencé comme un débat sur le réchauffement climatique et semblait s'orienter davantage vers des questions économiques ; comme ils campaient sur leurs positions, les quatre autres assistaient sans mot dire à leur échange, s'ennuyant ferme. À ma droite, un couple âgé avait préféré s'asseoir côte à côte plutôt que face à face, ce qui leur permettait de profiter de la vue tout en les dispensant de causer. Rien de tout cela ne me déprimait

à proprement parler. Sans doute ces gens rentreraient-ils chez eux convaincus d'avoir passé une excellente soirée. Mais moi, je n'enviais vraiment que la Chinoise et sa fille. Il était clair qu'elles possédaient quelque chose de précieux, quelque chose qui me manquait cruellement. Quelque chose dont j'aurais voulu avoir ma part.

Comment pouvais-je être sûr qu'elle était chinoise, au fait ? Sûr, c'est trop dire, mais à voir comme ça... Elle avait de longs cheveux noirs, un peu en bataille. Un visage étroit aux pommettes saillantes (désolé, je ne suis pas très fort pour décrire les gens). Un rouge à lèvres écarlate, choix assez curieux. Un joli sourire, lèvres un peu serrées, mais d'autant plus éclatant, en somme. Elle portait des vêtements coûteux, avec un foulard en soie-chiffon noir (je ne suis pas non plus très fort pour décrire les vêtements — vous avez toujours envie de lire les quatre cents pages qui suivent ?) fixé par une grosse broche dorée. Elle était donc dans l'aisance. Élégante, c'est le mot qui lui convenait. Très élégante. Sa fille aussi était bien habillée, elle aussi avait les cheveux noirs (d'accord, les Chinoises blondes, c'est plutôt rare) ; elle paraissait huit ou neuf ans. Elle avait un rire magnifique. Il naissait en gazouillis au fond de la gorge, et se perlait en gloussements qui cascadaient pour s'en aller mourir tel le torrent qui dévale la montagne de bassin en bassin. (Comme ceux que nous longions, Maman et moi, quand elle m'emmenait promener dans les Lickey Hills, il y a si longtemps, derrière le pub Rose and Crown, en lisière du golf municipal. Je crois que c'est ce que me rappelait ce rire, et peut-être était-ce aussi la raison pour laquelle cette petite Chinoise et sa mère me faisaient une telle

Extrait de la publication

impression, ce soir-là.) Je ne sais pas ce qui pouvait l'amuser autant : un détail de la partie de cartes, sans doute, qui n'était pas un jeu d'enfants comme la bataille, sans être non plus un jeu sérieux, ni un jeu d'adultes. Peut-être jouaient-elles à une forme de whist, quelque chose comme ça. Toujours est-il que ça amusait la petite fille, et que sa mère se prêtait au jeu de ce rire, l'encourageant, surfant sur ses vagues. Elles faisaient plaisir à voir, mais je devais me retenir de les regarder sans cesse, sinon la Chinoise risquait de s'en apercevoir et de me prendre pour un type louche. Une ou deux fois, elle m'avait surpris à l'observer, et elle avait soutenu mon regard un instant, pas assez longtemps pour que j'y lise une invite, après quoi elle avait détourné les yeux, et elle et sa fille s'étaient remises à parler et à rire, reconstruisant promptement le mur de leur intimité, cet écran protecteur.

Sur le moment, j'aurais aimé envoyer un texto à Stuart, mais je n'avais plus son numéro de mobile. J'aurais aimé lui dire que je comprenais à présent ce qu'il essayait de m'expliquer par rapport aux voitures. Les voitures, c'est comme les gens. On va, on vient dans le grouillement du quotidien, on passe à deux doigts les uns des autres, mais le vrai contact est très rare. Tous ces ratages de peu, tous ces possibles irréalisés, c'est effrayant, quand on y pense. Mieux vaut éviter soigneusement d'y penser.

Vous vous rappelez où vous étiez, vous, le jour où John Smith est mort ? Je doute fort que ce soit le cas de la plupart des gens. Je soupçonne même que la plupart des gens ne se rappellent pas qui était John Smith. Vous me

Extrait de la publication

direz, des John Smith, il y en a eu beaucoup au fil du temps, mais je vous parle du leader du Parti travailliste, mort d'une crise cardiaque en 1994. Je comprends bien que cette mort n'a pas eu le retentissement mondial de celle d'un John Kennedy ou d'une Lady Di, pourtant je me rappelle très exactement où j'étais. J'étais à la cantine du grand magasin d'Ealing et je déjeunais. Stuart était avec moi, ainsi que deux ou trois autres gars, dont celui qui s'appelait Dave, et que je trouvais chiant au possible. Il travaillait au rayon éclairage, c'était le genre qui m'insupporte. Le verbe haut, barbant, beaucoup trop sûr de lui. Et puis, à la table à côté, toute seule, il y avait une jolie jeune femme — guère plus de vingt ans, des cheveux châtain clair mi-longs — qui paraissait esseulée, pas à sa place, et qui ne cessait de jeter des coups d'œil dans notre direction. Elle s'appelait, je n'allais pas tarder à le découvrir, Caroline.

Je ne travaillais dans ce grand magasin que depuis un mois ou deux. Auparavant, j'avais passé deux ou trois ans sur les routes à vendre des jouets pour le compte d'une société basée à St Albans. C'était plutôt un bon boulot, en somme ; j'étais devenu très copain avec l'autre représentant pour la région Sud-Est, Trevor Paige, et on a eu des moments mémorables au cours de ces deux-trois ans. Seulement courir les routes ne m'a jamais amusé autant que lui, et le charme de la nouveauté s'est très vite émoussé pour moi. J'ai commencé à guetter l'occasion de me poser. Je venais de verser un acompte pour acheter une petite maison de ville à Watford, pas bien loin de chez Trevor, justement, et je gardais l'œil sur les offres d'emploi qui pourraient se présenter. Ce grand magasin d'Ealing était l'une de mes haltes, et

Extrait de la publication

j'avais opportunément sympathisé avec Stuart, qui dirigeait le rayon des jouets. Il y a sans doute toujours quelque chose d'artificiel dans ces amitiés nouées pour affaires ; mais Stuart et moi nous nous sommes plu sincèrement, et avec le temps je me suis arrangé pour finir ma journée sur la visite à Ealing, si bien qu'après avoir parlé affaires nous allions boire un verre vite fait. Et puis voilà qu'un soir Stuart m'a appelé chez moi en dehors des heures de travail ; il avait eu une promotion et travaillerait désormais « là-haut dans les bureaux » ; il me suggérait donc de candidater pour son poste de chef du rayon des jouets. Bon, j'ai quand même hésité, sur le moment, je ne savais pas comment Trevor allait prendre la chose ; mais en fait, il l'a prise du bon côté. Il savait bien que ce poste correspondait exactement à ce que je cherchais. Deux mois plus tard, je travaillais donc à plein temps au grand magasin d'Ealing et comme je déjeunais à la cantine avec Stuart et ses collègues j'ai remarqué cette jeune femme aux cheveux châtain clair, qui déjeunait apparemment toujours toute seule à la table voisine.

Ça paraît si loin, à présent. Tout semblait possible, à l'époque. Absolument tout. Je me demande si ça revient un jour, ce genre d'impression.

Mieux vaut ne pas s'engager sur cette voie.

Je disais donc : la mort de John Smith. On était toute une bande, ce jour-là, qui déjeunions à l'une des tables en formica. C'était le début de l'été 1994. Ne me demandez pas s'il faisait beau ou mauvais, par contre ; dans cet espace mal éclairé, on n'avait aucune perception du temps qu'il faisait dehors ; on mangeait dans un crépuscule perpétuel. Ce qu'il y avait de particulier ce

Extrait de la publication

jour-là, c'est que Dave (le type désagréable, du rayon éclairage, celui que je ne supportais pas) avait invité Caroline à notre table. Il était clair qu'il avait l'intention de la draguer, mais les bourdes qu'il accumulait faisaient peine à voir. N'ayant pas réussi à l'impressionner avec les descriptions de sa voiture de sport et de la stéréo dernier cri dans sa garçonnière chic de Hammersmith, il avait embrayé sur la mort de John Smith, annoncée le matin même à la radio, et il y trouvait prétexte à raconter toutes sortes de blagues d'un goût douteux autour des crises cardiaques. Par exemple : après la première crise cardiaque de Smith, vers la fin des années quatre-vingt, les médecins avaient réussi à faire repartir son cœur mais pas son cerveau, alors comment s'étonner qu'on l'ait bombardé chef de file du Parti travailliste ? Devant ces tentatives d'humour, Caroline persévérait dans le silence dédaigneux qu'elle observait depuis le début du repas et, mis à part quelques vagues de rires polis, la table ne réagissait pas, de sorte que je me suis entendu dire (à ma stupéfaction) : « C'est pas drôle, Dave, pas drôle du tout. » La plupart des gars avaient fini de manger, et bientôt ils se sont levés de table les uns après les autres. Mais pas Caroline et moi : sans avoir rien dit, comme par un accord tacite, nous avions décidé de traîner pour finir nos puddings. C'est ainsi que nous sommes restés dans une espèce d'attente muette et inconfortable, jusqu'à ce que je hasarde que le tact n'était pas la plus grande qualité de Dave ; et alors, pour la première fois, Caroline m'a adressé la parole.

C'est à ce moment-là, je crois, que je suis tombé amoureux d'elle. À cause de sa voix, figurez-vous. Je m'attendais à une voix un peu sèche et sophistiquée, qui s'ac-

Extrait de la publication

SYDNEY-WATFORD 13
L'eau : Un homme singulier 70

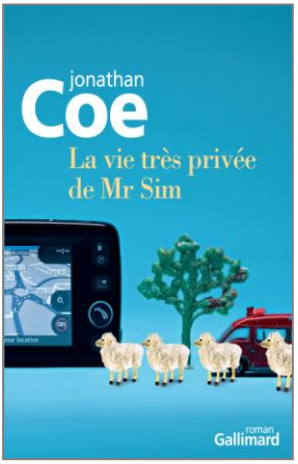
WATFORD-READING 99
La terre : La fosse aux orties 169

READING-KENDAL 195
Le feu : La photo pliée 232

KENDAL-BRAEMAR 293
L'air : Le Soleil Levant 329

FAIRLIGHT BEACH 395

Extrait de la publication



La vie très privée de Mr Sim Jonathan Coe

Cette édition électronique du livre
La vie très privée de Mr Sim de *Jonathan Coe*
a été réalisée le 25 janvier 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070129744).
Code Sodis : N49103 - ISBN : 9782072443220.
Numéro d'édition : 175918.

Extrait de la publication